

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable l'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 2.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 13 JANVIER 1881

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : " Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

BIOGRAPHIE

M. ALBERT LEFAIVRE, (consul général de France au Canada.)

A propos des derniers événements financiers qui viennent d'avoir lieu dans la province de Québec, nous croyons qu'il est juste de donner la biographie de l'homme qui a le plus contribué à la reprise des relations canadiennes avec la France.

M. Lefavre (Albert-Alexis) est né à Versailles le 20 février 1830. Son père était un des professeurs les plus distingués de l'école militaire de Saint-Cyr. En 1851 M. Lefavre devint élève de l'École normale de France et fit un brillant et rapide cours d'étude dans cette maison d'éducation supérieure qui a donné aux sciences et à la littérature tant de célébrités. Plus tard il prit ses degrés de licencié en droit et de licencié-ès-lettres, et entra en 1856 au service des consulats.

Il débuta par habiter Mayence, puis Manheim, et ce fut dans ce poste qu'il écrivit pour la *Revue contemporaine* et la *Revue germanique* nombre d'articles sur les arts, la littérature, la poésie et la politique allemande qui lui firent une certaine réputation de critique en France et en Allemagne.

En 1863 le ministère des affaires étrangères donna à M. Lefavre la juste récompense due à ses services et à ses travaux. Il le nomma chancelier au consulat général de Belgrade. A cette époque la Turquie consentait à livrer au prince Michel Obrenovitch toutes les forteresses du Danube et de la Save, mais elle se refusait à l'évacuation des villes de Belgrade, de Semendria et de Chabat. Au moment de son arrivée en Serbie les négociations furent reprises, et M. Lefavre put assister aux conférences qui précédèrent la reddition de ces importantes forteresses au prince Michel.

De Belgrade le jeune chancelier passa à la légation de Munich. C'était alors en 1865, année mémorable, qui vit éclater l'antagonisme de l'Autriche et de la Prusse. M. Lefavre vit là se dérouler cette guerre qui changea la face de l'Allemagne, et dont il a rendu compte dans une conférence fort intéressante—*Grünerwald*—lue plus tard devant l'Institut canadien-français de Québec.

En 1868 M. Lefavre était attaché à l'ambassade française de Vienne comme chancelier et consul honoraire. Ses relations personnelles avec les personnages politiques de l'Autriche, de la Hongrie et de la Bohême lui inspirèrent alors certaines vues particulières sur la politique afin d'entraîner cette puissance dans une action collective contre la Prusse. Quelques jours après la proclamation de la république il se rendit à Paris, proposa un programme au gouvernement de la défense nationale et fut chargé d'une mission extra-officielle. C'était au moment où la capitale de la France était investie par les armées allemandes. Toutes les voies terrestres étaient interceptées : il ne restait plus que celle des airs.

M. Lefavre n'hésite pas. Quelques jours après la sortie aérienne de Gambetta, il part à son tour en ballon. Cette périlleuse ascension fut racontée par toute la presse européenne. Elle est décrite en ces termes par l'historien anglais du *Franco-Prussian War* :

" Le voyage du ballon le *Washington*, sorti de Paris à 7 heures du matin, le 12 octobre 1870, est digne de mémoire. Il était sous les ordres de l'aéronaute Bertant et contenait en outre M. Lefavre chargé d'affaires et porteur de dépêches pour Vienne, ainsi que M. Van Roosbiche, un belge qui s'occupait de l'élevage et de l'entraînement des pigeons voyageurs. En sortant de Paris, le ballon s'éleva et se maintint à une hauteur de 1500 pieds. On était encore à portée des carabines prussiennes, et bientôt les balles sifflèrent aux oreilles des intrépides voyageurs. Quelques-uns vinrent se loger dans le ballon, ce qui le fit se rapprocher de terre et augmenta de plus en plus le danger. Il n'y avait pas à hésiter. On eut recours aux moyens suprêmes.

" Des sacs de lest sont jetés et la nacelle s'élève aussitôt à 4500 pieds. De cette immensité elle nargua impunément les projectiles allemands. Le vent se prit à fraîchir, et toute trace de danger semblait être disparue lorsqu'une demi-heure après le ballon descendit et s'arrêta au-dessus d'une ville occupée par l'ennemi. Pendant trois longs quarts d'heure les braves voyageurs durent subir les feux de pelotons; mais tout à coup le vent se mit à souffler du sud, et le ballon pivotant brusquement sur lui-même s'élève de nouveau et est rapidement entraîné hors de portée.

" Peu après la nacelle descend jusqu'à terre, près de la gare du chemin de fer de Cambrai, puis elle s'élève pour s'abaisser encore. L'aéronaute juge alors l'occasion favorable. Il jette son ancre avec ses quatre cents brasses de câbles, et bien que le vent souffle en tempête, il déroule toute cette longueur de chaîne. L'ancre est à la veille de mordre la terre; mais hélas! le brave aéronaute se trouve tout à coup emmêlé dans un des replis du câble! Il est violemment entraîné hors de la na-

celle. Ses compagnons le voient tomber d'une hauteur de soixante pieds et sa mort est certaine. Mais, ah! bonheur inespéré! ce qui semblait devoir lui être fatal le sauve. Les replis du câble amortissent sa chute et il se relève légèrement contusionné.

" Le ballon dégonflé reprend aussitôt sa course. Il est livré maintenant à la direction inexpérimentée de MM. Lefavre et Van Roosbiche. Le grappin touche ça et là la terre. Nacelle et ballon vont toujours dans leur course insensée, se frappant aux arbres, les brisant parfois et rasant les haies sur leur passage. Dans un de ces bonds forcés, le second voyageur, M. Lefavre est jeté hors de la nacelle où il ne reste plus que M. Van Roosbiche.

" Celui-ci fit preuve d'un sang-froid extraordinaire. Se servant des cordes qui unissent la nacelle au ballon, il réussit à se hisser sur ce dernier, l'ouvre d'un coup de couteau, en déchire de larges bandes et le ballon dégonflé se prend à trembler un instant, puis s'affaisse tout à coup sur le terrain.

" Il y avait là près de 200 paysans qui guettaient le monstre. Ils s'emparèrent de la nacelle, et prenant le malheureux éleveur de pigeons pour un espion prussien, ils le menacèrent d'exécution sommaire :

" — Faites de moi ce qu'il vous plaira, répondit-il; mais aidez-moi d'abord à sauver les dépêches que j'apporte de Paris. Coupez, déchirez ce ballon, pourvu que vous reteniez la nacelle qui ne renferme que des documents importants, c'est tout ce que je vous demande.

" Ces mots furent dits sur un ton si naturel qu'ils firent cesser toute alarme. Au même instant un habitant de l'endroit, M. Bricourt, survient. Il prête son aide au voyageur, et tous deux mènent à bonne fin le sauvetage des précieuses dépêches. Peu de temps après M. Lefavre arrive. Il était tombé tout près de là. Quant à M. Bertant, on était sans nouvelles de lui, lorsqu'un paysan accourt et raconte que l'intrépide aéronaute était sauvé, et qu'en ce moment il était dans une ferme des environs en train de faire panser ses blessures.

" Trois quarts d'heure après les trois voyageurs étaient réunis autour de la table de M. Bricourt, et trois heures plus tard ils arrivaient à Cambrai et remettaient au bureau de poste les cinq énormes sacs de dépêches qu'ils avaient apportés de Paris. Ils pesaient huit quintaux!"

Le soir même, M. Lefavre se faisait conduire chez son oncle le général Traile de Beaulieu qui commandait la place de Douai, et y prit deux jours d'un repos bien mérité.

Gambetta était alors à Tours. M. Lefavre se hâta de l'y rejoindre et en reçut des instructions spéciales. A quelques jours de là il franchissait le Mont Cépis et traversait à la course cette *Italia liberata* que jadis..... mais depuis elle est devenue oubliée.

Ce fut à Prague, en Bohême que M. Lefavre trouva le plus d'échos et de sympathies en faveur de l'Alsace et de la Lorraine. Les deux grands chefs du parti tchèque, Pallarzky et Rieger lui donnèrent un concours très énergique, et bientôt une adresse signée par 83 députés Bohèmes était envoyée au chancelier de l'Empire, le comte de Beust, pour protester au nom

du droit national des peuples contre le démembrement de la France.

A Pesth M. Lefavre trouva le même soutien dans le parti slave et dans le parti libéral hongrois. Pendant trois semaines le parlement magyare fut occupé dans des discussions très animées ayant pour but de pousser l'Autriche et le gouvernement impérial à une intervention pour la France. Mais le comte Andrassy inféodé depuis longtemps à la politique prussienne sut par d'habiles manœuvres étouffer les élans patriotiques du parlement et la politique d'abstention prévalut. A la même époque Paris succombait. L'armée de l'Est était rejetée dans la Suisse. Toute résistance devenait impossible. M. Lefavre quitta son poste, laissant les souvenirs les plus sympathiques chez tous ceux qui, en Autriche, aiment la France, et particulièrement dans l'armée, dont un grand nombre d'officiers lui avaient donné leurs concours.

Après une participation aussi active aux événements de la guerre, M. Lefavre avait acquis en Allemagne une notoriété qui le mettait en délicatesse avec la diplomatie allemande. On jugea à propos de lui confier une mission en Amérique, et il fut nommé au consulat de Charleston, dans la Caroline du Sud. Peu de temps après il apprenait son transport au même poste, à Rigo, en Russie, mais il ne fut que le titulaire de cette charge. L'année suivante le ministère des affaires étrangères envoyait M. Lefavre au consulat de Québec qui vient d'être rétabli pour lui en consulat général.

Au Canada, le digne représentant de la France ne cesse de se rendre de plus en plus sympathique aux différentes races qui composent la population canadienne. Il est surtout aimé par les Canadiens-français. Vivant au milieu d'eux, personne autre que M. Lefavre ne connaît mieux leurs qualités, leurs besoins leurs aspirations. Personne mieux que lui ne respecte l'attachement de ce brave peuple à la langue des aïeux et sa grande loyauté au pouvoir établi. Alsacien d'origine, M. Lefavre se plaît à trouver dans la Nouvelle-France un adoucissement à ses douleurs patriotiques.

Le consul général de France au Canada est issu d'une famille militaire. Un de ses frères, capitaine au 65^e de ligne, a été tué à Gravelotte. Quant à M. Lefavre père, il vit encore. C'est un vieillard de 82 ans. Il les porte à merveille et avec un grand air. Rien de charmant comme d'entendre ce patriarche éparpiller ses causeries et les anecdotes du passé sous les acacias séculaires du petit jardin de l'impasse Montbaouron, Versailles. Pendant les trente-neuf ans qu'il a enseigné à Saint-Cyr, il a vu défiler devant lui—comme élèves—les officiers les plus distingués de l'armée française. Aussi quand un de ces noms vient à tomber dans la conversation, l'œil de ce vénérable vieillard s'allume, ses souvenirs accourent en foule, et on finit par assister à un véritable cours d'histoire militaire contemporaine.

M. Lefavre est aussi agréable causeur que son père, et, comme conférencier, Québec a pu l'apprécier l'hiver dernier, lors du cours de littérature allemande qu'il a donné à l'Université Laval. Cette brillante série de conférences lui a valu le titre de docteur-ès-lettres canadien. M. Lefavre a beaucoup écrit dans les revues françaises